

***Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone**
***Il était une fois dans l'Ouest de Sergio Leone*, Philippe Ortoli,
Chatou (France) : Éditions de la transparence, 2010, 111 pages**

Mario Patry

Number 274, September–October 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64885ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Patry, M. (2011). Review of [*Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone / *Il était une fois dans l'Ouest de Sergio Leone*, Philippe Ortoli, Chatou (France) : Éditions de la transparence, 2010, 111 pages]. *Séquences*, (274), 15–15.

IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'OUEST DE SERGIO LEONE

Le 25 septembre 2010 paraissait un premier opuscule publié en français aux Éditions de la Transparence sur le chef-d'œuvre de Sergio Leone, *Il était une fois dans l'Ouest*, sorti à Rome le 21 décembre 1968. Il s'agit d'un ouvrage de maturité, le plus important publié en français sur Sergio Leone depuis le livre incontournable de Gilles Cèbe, *Sergio Leone*, paru aux Éditions Henri Veyrier en 1984.

Mario patry

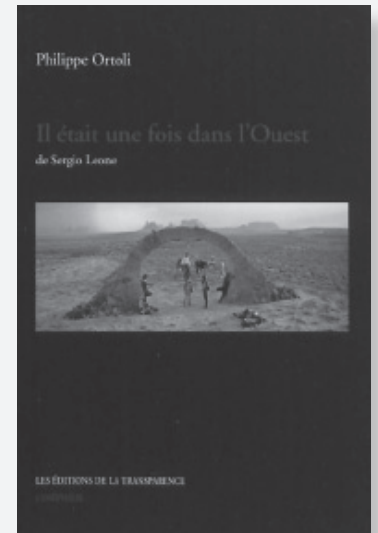
Philippe Ortoli avait également publié une étude sur l'œuvre entière du cinéaste, *Sergio Leone: Une Amérique de légendes*, à Paris, chez L'Harmattan, en 1994, étude qui a eu l'honneur d'une réédition en 2000. Il s'agit du deuxième livre consacré à *Il était une fois dans l'Ouest*, le premier ayant été publié par John Fawell, *Once Upon A Time In The West: A critical appreciation*, chez McFarland & Company, en Caroline du Nord, en 2005. L'approche de Philippe Ortoli, qui enseigne à l'Université de Corse et qui a obtenu un doctorat en 1996, est à la fois technico-stylistique et impressionniste. Son ouvrage regorge de remarques pertinentes, profite d'une iconographie soignée et multiplie les rapprochements judicieux. Philippe Ortoli accorde une grande importance au mythe, et il a tout à fait raison. Sergio Leone disait lui-même: «Le mythe est tout!»[1]

Son analyse touche parfois la transcendence. Il écrit par exemple: «le sublime zoom arrière qui détaille en plongée la même Jill, couchée sur le dos, en la contemplant derrière un voile noir (sic), comme si elle était dans un linceul» [p.81]. En réalité, il s'agit du ciel de lit à baldaquin blanc auquel elle s'agrippe d'abord avant de s'étendre sur le matelas, alors que le plan est tourné en plongée et en clair-obscur pour nous faire comprendre qu'elle était venue participer à une noce qui s'est transformée en funérailles. Un des nombreux exemples de subtilité léonienne.

On s'étonne qu'il n'ait pas retenu le concept d'Oreste De Fornari sur «la porte du temps»[2], pourtant si central dans son œuvre. Le premier plan de chacune des trois premières scènes du film débute, en effet, avec une porte. Le jour se lève dans un accès de lumière alors que la porte stercoraire s'ouvre sur le vide; on passe alors d'un pilot

tone (ou silence technique) à un room tone (silence plateau), qui dure six secondes. Ensuite, Jack Elam enferme le chef de gare dans la consigne en lui intimant l'ordre de garder le silence, alors que le premier carton du générique glisse sur la porte qui claque bruyamment: *Sergio Leone présente*. Enfin, le générique se termine spectaculairement sur le train qui s'immobilise sous le château d'eau avec le dernier carton, *Directed by Sergio Leone*, sur une barrière de passage à niveau! On retrouve la même occurrence, au moment du passage de la seconde scène de la séquence *Comme una Sentenza*, lorsque Maureen McBain franchit le seuil du ranch familial pour apporter une miche de pain sur la table de la terrasse. Lorsque la famille McBain est brutalement assassinée par des tireurs invisibles, Timmy McBain se précipite à l'extérieur alors que Leone filme un travelling avant sur la porte armée de bronze. Il y insère même un effet de distanciation puisque le son est celui du bruit des pas, qui est objectif (en progression de l'intérieur vers l'extérieur) alors que la caméra est subjective en travelling avant. La porte constitue, en fait, un effet de soulignement de même qu'un implant puisque le «climax» du film se dénoue avec la scène traumatique de la pendaison sous un campanile dans le désert de Monument Valley... Or, un campanile, c'est une sorte de porte! *La porte de l'Ouest* par laquelle le spectateur passe du temps transitif (vectoriel ou historique) au temps immanent (cyclique ou mythique). Enfin, le dernier plan du film commence par la répétition du plan de Maureen alors que, cette fois-ci, c'est Jill qui se dirige vers l'extérieur pour apporter de l'eau aux cheminots attroupés autour du puits.

L'étude définitive sur *Il était une fois dans l'Ouest* reste encore à écrire...



Il était une fois dans l'Ouest de Sergio Leone
Philippe Ortoli
Chatou (France):
Éditions de la transparence, 2010
111 pages

[1] *American Film*, juin 1984, vol. IX, n° 8, p.20.

[2] Sergio Leone: *Le Jeu de l'Ouest*, Rome: Gremese, 1997, p.94.